

INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS INTERNISTE (1968-1971)

Ici commence le tome 2 : ECCE HOMO VIR.

Comme une balle qui rebondit pour aller plus droit dans la cage du goal, j'allai pouvoir vivre positivement le reste de mon internat. J'avais encore six semestres devant moi pour devenir enfin l'homo vir medicus que mes intimes attendaient, lassés de mes hésitations permanentes sur les choix à faire et à assumer.

PNEUMO-PHTISIOLOGUE À BOUCICAUT (SEMESTRE D'HIVER 1968-1969)

Je décidai, sur les conseils de ma femme et de quelques amis, de jouer la carte de la double qualification, voire la triple, puisque la plupart des spécialités cliniques n'exigeaient des internes que trois semestres de formation spécifique pour les valider automatiquement. La qualité de la moyenne des services de radiologie était encore tellement faible qu'il était impossible d'y apprendre des pans entiers du corps humain. C'était le cas de la radiologie du thorax. Je choisis le service de pneumologie du Professeur André Meyer à l'hôpital Boucicaut. Il m'accueillit avec un enthousiasme inattendu mais réconfortant...

Notes

[←1]

Association et Développement des Relations École-Profession. Le Salon annuel se tient maintenant à l'Espace Champerret. DOI : <http://www.adrep-infos.com/> (accès 6 mai 2015).

[←2]

Selon Google, l'axiome aurait été émis par Léonard de Vinci dans ses Écrits. (accès 6 mai 2015)

[←3]

Les deux tomes furent soumis à de nombreux éditeurs sous la forme d'un twin-book monobloc les unissant en situation « tête-bêche »... sans aucun succès !

[←4]

L'ouvrage « Mémoire éclatée » est devenu « DE L'ULCÈRE CÉRÉBRAL », publié en 2015 chez Librinova.com avec le sous-titre « Essai lucide et roboratif sur les hypothèses de vie et de mort au Troisième Âge, le mien et celui des autres ». Il sera suivi dans un avenir espéré proche par « Dix ans plus tard, au Quatrième Âge ».
DOI : <http://www.librinova.com/shop/jean-francois-moreau/de-l-ulcere-cerebral> (accès 6 mai 2015)

[←5]

On lira avec profit le livre de l'historien Yves Breton « *Le Pays de Martigné - Ferchaud. Thourie, Eancé, Fercé, Coesmes, Chelun, Paroisses de Haute – Bretagne* ». 1985. Meilleur ouvrage d'histoire locale de l'ouest en 1987.

[←6]

L'histoire, notamment après la Révolution et le retour de la Monarchie, a fait de Retiers un fief laïc, de Martigné-Ferchaud, un bastion catholique. En s'installant à Martigné, mon père et ma mère, tous deux catholiques non pratiquants, durent en tenir compte pour comprendre la lenteur du début de leur succès qui ne fut patent que vers 1942 lorsque les deux médecins en place cessèrent d'exercer. Il n'est pas innocent de souligner qu'il n'y avait ni médecin, ni pharmacien ailleurs dans le canton qu'à Martigné.

[←7]

Voici ce qu'en écrit mon collègue et ami, Jean Poirier, auteur d'une excellente et bienvenue monographie à laquelle j'ai été heureux de collaborer: «*L'externat des hôpitaux de Paris (1802-1968)*», Éditions Hermann, Paris, à 2013, ISBN:9782705684266. Collection Histoire des sciences.

•Jean-Paul Moreau¹(1910-1978)

La vie professionnelle de Jean Paul Moreau est particulièrement représentative de celle d'un médecin de campagne ancien externe des hôpitaux de Paris au milieu du XXe siècle. Fils du docteur André Moreau installé au Perreux-sur-Marne, Jean-Paul Moreau entreprend ses études de médecine avec passion et est nommé externe des hôpitaux de Paris en 1930 ou 1931. Il exerce ses fonctions avec zèle et compétence et est apprécié de ses patrons (Vaud, chirurgien pédiatre de l'hôpital des Enfants assistés; il y donne les anesthésies générales au masque d'Ombredanne; Laignel-Lavastine, neuropsychiatre de l'hospice de la Salpêtrière; et surtout Gandi, médecin des hôpitaux, chef de service à Lariboisière, qui fut son vrai maître).

Pourquoi ne prépare-t-il pas le concours de l'internat? 1) Le titre d'ancien externe des hôpitaux de Paris est à cette époque un privilège qui place ses détenteurs à un rang supérieur chez les omnipraticiens, et lui ne veut pas devenir spécialiste. 2) Il est asthmatique et physiquement pas très robuste. 3) D'un naturel indépendant, il veut s'émanciper rapidement de l'emprise paternelle. C'est pourquoi dès la fin de ses études, il passe sa thèse (sur le Pieds valgus congénital convexe) et résilie son sursis. Il est affecté comme médecin-adjutant à l'hôpital militaire de Sarrebourg.

Le ménage étant désargenté, il ne peut acheter une clientèle et doit la créer à partir de rien; on lui signale la possibilité de s'installer dans un bourg d'Ille-et-Vilaine, Martigné-Ferchaud. Il loue une maison bourgeoise sur le haut du plateau. Sur la façade nord, au rez-de-

chaussée, devant une pelouse, un perron permet d'accéder, à gauche, à la salle d'attente, à droite, au bureau. Il y a le téléphone et l'électricité mais pas d'eau courante ni de tout-à - l'égoût. A l'entrée de la maison, la plaque en cuivre signale, en majuscules d'imprimerie, que le docteur est «ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS». Après des débuts difficiles, sa compétence et son dévouement font que sa situation s'améliore progressivement, bienqu'il ait du mal à se faire payer et que «lespoulets de la reconnaissance» pallient souvent l'impécuniosité des paysans miséreux. Enfin, il peut troquer sa bicyclette contre une moto puis une auto et permettre à sa famille de vivre dans l'aisance, au prix d'un travail harassant, de nuits ponctuées d'appels urgents, sans jamais de vraies vacances. Excellent clinicien, fin diagnosticien, qui toute sa vie ausculte à la serviette, il est aussi un excellent thérapeute. Il devient médecin de la SNCF et de la gendarmerie. Sans s'engager politiquement, il a une activité soutenue au sein du Syndicat départemental des médecins puis au Conseil de l'Ordre d'Ille-et-Vilaine. Vers la soixantaine, sa santé déclinant, il vend sa clientèle et prend sa retraite.

(¹Communication personnelle de son fils, le professeur Jean François Moreau, que je remercie vivement.)

[←8]

Plus tard, je comprendrai ce que les Français vécurent alors, à la vue des populations civiles de l'exode de 1940 jetées sur les routes du Sud-Ouest, mitraillées en enfilade, comme dans le film de René Clément, «Jeux Interdits».

[←9]

Topinambours et rutabagas étaient prisés durant la guerre et faisaient l'ordinaire des Parisiens affamés qui les prirent en dégoût à la Libération. J'ai hérité de ma mère l'amour des jeunes rutabagas dans un vrai pot-au-feu. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais goûté du topinambours dont les longues tiges me servirent de javelot.

[←10]

Le lecteur trouverait profit à compulser les pages concernant la guerre dans l'arrondissement de Vitré en lisant l'œuvre mémorielle de l'auteur « Ravensbrück'2015 : l'étrange enquête de Charles-Icelui Chapeau ». DOI ; <http://www.librinova.com/shop/jean-francois-moreau/ravensbrueck-2015> (accès 6 mai 2015).

[←11]

Le 27 mars 2012, j'ai reçu ce message – édifiant à plus d'un titre! De la part de Mr. Guy Gouesbet qui avait «dragué» mon adresse sur mon site Internet.

Cher Monsieur,

Je voudrais vous raconter une curieuse histoire.

Hier soir regardant distraitement à la télévision un épisode de «la bicyclette bleue» mon attention fut attirée par l'attitude du garde-champêtre dévoué à l'occupant qui trahissait son entourage mais je remarquai qu'il boitait...

Je me suis soudainement demandé si tous les gardes-champêtres au service des allemands étaient boiteux comme celui-ci et comme cet autre «Martineau» que j'avais connu enfant

Pour voir ce qu'en avait conservé la mémoire de l'histoire, je tapais sur le moteur de ma tablette «Martigné-Ferchaud... patte de bois».

C'est ainsi que je suis arrivé sur votre blog et sur les quinze pages de «mémoires linéaires» qui évoque ce bonhomme en quête de pouvoir qui représentait l'occupant détesté.

J'ai découvert la talentueuse narration de votre enfance à Martigné.

J'y suis né quelques années avant vous et vos souvenirs sont aussi les miens.

J'ai retrouvé la couleur des processions fleuries, la solennité des hymnes en latin.

J'ai appris la grammaire et l'arithmétique enseignées par le Frère Valais et le bon Frère Cormerais et aussi par Mademoiselle Rabaud en vue d'une entrée au collège en 5^{ème}.

Je passais chaque jour d'école devant votre demeure «Le Vieux Pavé» après avoir salué le gros chien St-Bernard des Poublanc et évité les campements gitans remplacés aujourd'hui par La Poste...

Votre Père était notre médecin, ma mère étant dépressive assez chronique, on parlait alors de neurasthénie, on le rencontrait très fréquemment à la maison de la place de la Mairie.

Je me souviens aussi de votre maman élégante et distinguée.

Le Docteur Moreau était aussi mon médecin mais un de ses prédécesseurs le Docteur Le Frèche associé au Dr Bernou m'avait à 18mois durablement guéri d'un abcès au poumon. La radio de 1931 que j'ai conservée atteste la réalité de leur performance.

Mais le plus curieux m'est apparu au fil de ma lecture. Mes parents comme les vôtres avaient cherché refuge à la campagne. Nous étions donc voisins à la Guérivais et je faisais partie des prosternés derrière le four à pain pendant le bombardement de la forêt ; nous attendions en priant la fin de cette vibration du sol, de la pluie de feuilles et de l'âcreté de la fumée.

Mais je me souviens aussi de la chute de la lampe de cuivre. J'ai entendu le cri d'horreur de la fermière «Ma suspension». Cet épisode est resté vivace dans la mémoire de ma famille.

Quelques jours plus tard nous devions être très proches pour accueillir les américains arrivés sans coup férir.

Les points de rencontre ne sont pas tout à fait terminés.

J'ai pris connaissance de vos parcours à travers le monde (dans la table des matières). Nous avons parcouru les mêmes évasions d'Amérique latine à l'Australie en passant par l'Afrique et l'ex-Europe de l'Est en passant par Buenos-Aires, Lima, Bogota, SaoPaulo, Sydney, Adelaïde, mais aussi Philadelphie, Minneapolis, etc...

Coquin de destin qui nous a promenés à sa guise.

Bien cordialement.

G Gouesbet

[←12]

L'auteur ne se rappelle plus comment il a appris l'air et les premières paroles de la chanson qu'il n'a pas oubliés soixante-dix ans après la Libération.

[←13]

Mon père était très fier de son nez dont le volume dépassait les dimensions « normales » du français moyen. Très complexé quand il était enfant, sa mère l'avait réconforté en lui citant ce qu'en avait dit le Grand Condé : « Jamais grand nez n'a déparé beau visage ». Bien qu'il eût été longtemps un gros fumeur, son sens olfactif étant démesurément sensible.

[←14]

Par le biais de la revue Internet Clystère, encore confidentielle et toujours gratuite, à laquelle je suis abonné depuis sa fondation en 2011 par mon excellent confrère, le Dr Jean-Pierre Martin de Sarlat, j'ai retrouvé la trace de la famille Maheu qui s'insère dans l'enquête que je mène au nom de Ravensbrück'2015. Les documents que le fils, Alain, m'a transmis m'éclairent sur le rôle capital que ses parents jouèrent tant dans la Résistance dans le canton de La Guerche-de-Bretagne avant que René Maheu, où il exerça la dentisterie, ne soit déporté à Buchenwald et libéré à Bergen-Belsen. De ce dossier, je tire la certitude que, s'il n'est pas prouvé que mon père fut un résistant actif, il ne « collabora » pas. Je ne saurai jamais pourquoi mon père décida de nous emmener en voiture à Challans via Nantes les 5 et 6 juin 1944, alors que l'aviation alliée pilonnait toute la région par des tapis de bombes explosives et des mitraillages de tout ce qui bougeait sur les routes. Avant son décès récent, mon regretté cousin Jean-Pierre Magneron m'avait raconté la scène du bombardement de Châteaubriant alors qu'au retour, mon père s'était arrêté à la clinique du Grand-Fougerais visiter un de ses malades tuberculeux soigné par le phthisiologue Bernou de réputation alors internationale ; les bombes étaient tombées à quelques centaines de mètres de nous. Il reste dans ma mémoire, non sans douter de sa fidélité, le bombardement du passage-à-niveau de Nozay ; j'étais à l'arrière de la Citron et je revois encore les flammes et la fumée et j'entends le bruit de l'explosion. Cf. Xavier Riaud. Les dents des résistants. Clystère, n°37, février 2015.

[←15]

Pensionnaires, en argot local.

[←16]

Il ne faut pas confondre appétence et usage. En fait, à 70 ans de distance, je me rends compte que ce que l'on a essayé de me faire apprendre en mathématiques entre 1943 et 1955 s'est marqué dans mon bagage culturel de façon indélébile alors que je ne l'ai pas appris activement selon les procédés scolaires conventionnels. J'en tire la conclusion que la musique de l'enseignant a autant sinon plus de valeur que ses paroles. Une classe d'écolier ou de lycéen est un orchestre immature qui ne fonctionne que par l'art de l'enseignant et la souple force de sa baguette.

[←17]

Jardin des plantes, de style anglais, avec de superbes rhododendrons ;
jardin du Mail, rectangulaire à la Française, avec son orphéon central.

[←18]

J'eus l'occasion récente de l'inviter à dîner pour lui communiquer l'amour immortel que j'ai éprouvé pour elle dès 1949, alors que nous avions le même professeur de piano, mademoiselle Dallet. Curieuse impression de surréalisme sentimental dans un monde extraterrestre à finaliser dans une autre vie d'outre-tombe.

[←19]

Je sais maintenant que la plupart de ces acteurs étaient de petite taille, à l'image de Kirk Douglas voire de John Wayne. J'ai rêvé d'être Gary Cooper, Tony Curtiss, Paul Newmann, plus tard Robert Redford. Quant aux acteurs français, je leur ai préféré leurs femmes à l'écran: Marina Vlady, Nicole Berger, Magali Vendeuil, Dany Robin, Martine Carol, Anouk Aimée...Et Ulla Jacobsson, car « *j'aimais déjà les étrangères, quand j'étais un petit enfant...* » (pcc. Aragon)

[←20]

Un médecin de Martigné-Ferchaud: Jean-Paul MOREAU (1910-1978)

Yves BRETON

Docteur en Histoire

Il voit le jour le 14 avril 1910 au Perreux-sur-Marne au sein d'une famille qui compte déjà plusieurs médecins: son père originaire du Poitou exerce dans cette commune en qualité de médecin généraliste alors que son grand-père maternel a terminé une honorable carrière en qualité de directeur du Val de Grâce¹.

1. Jean Baptiste Edouard Mathieu exerça la chirurgie sur le théâtre de nombreuses opérations militaires de la seconde moitié du XIXe siècle, en Algérie, Tunisie et Italie au côté des zouaves pontificaux avant de devenir médecin général, professeur agrégé de chirurgie et de prendre la direction de l'hôpital militaire parisien.

Cela ne l'empêche pas de vivre une enfance rude. Il suit la voie familiale et s'inscrit auprès de la faculté de Paris. Il accède à l'externat des Hôpitaux de Paris «dont il était un des grands fleurons» effectue ses stages dans des services de chirurgie infantile et de neurologie et obtient son doctorat avec une thèse intitulée *Le pied valgus congénital convexe* et envisage très vite la médecine générale. Ne souhaitant pas s'associer avec son père et préférant voler de ses propres ailes il se met à la recherche d'un lieu où il pourrait créer une clientèle. C'est grâce à sa jeune épouse et à l'entremise d'amis médecins de celle-ci qu'on lui conseille la commune de Martigné-Ferchaud, un endroit où il y a déjà deux praticiens mais assez âgés².

2. Les docteurs Gabriel Lefrêche (1883-1942) et Joseph Dayot (1864-1953).

Il arrive sur place en 1937 accompagné de sa femme, Marie-Madeleine Chabiron³, une infirmière militaire originaire de Challans

(Vendée), qu'il a connue à l'hôpital de Sarrebourg alors qu'il y était médecin adjudant.

3. Elle était la cousine de Jacqueline Auriol, la bru du président Vincent Auriol.

Le 5 février 1937, il dépose au greffe du tribunal de 1ere instance de Vitré ses titres universitaires qui lui permettent d'exercer dans le département⁴.

4. Arch. Départ. I.-et-V., 3U6/47.

Le couple s'installe dans une ancienne demeure bourgeoise dite du *Vieux Pavé*, route de Pouancé⁵.

5. Cette maison fut édifée à la fin du siècle précédent par Ambroise Jan du Perray, officier de santé et conseiller municipal. Après son décès sans héritier direct ce bien passa à des neveux, les Jan de la Houssaye qui furent ainsi les propriétaires de la famille Moreau jusqu'à leur départ en 1953. Les Moreau s'installèrent alors une centaine de mètres plus loin dans une maison qu'ils firent construire et dénommée Le Petit Pré et aujourd'hui (2011) propriété du docteur Jean-Michel Aussant.

Les débuts sont difficiles pour le jeune médecin d'autant que la guerre vient interrompre son début de carrière. Au printemps 1940, il est démobilisé à Toulouse et revient auprès de sa famille avec la croix-de-guerre. L'armée allemande est omniprésente à Martigné, en 1940, elle occupe entre autres lieux l'école voisine des frères pendant deux semaines et durant les vacances. En 1941, l'école est entièrement occupée par la troupe⁶.

6. Quatre classes provisoires sont créées: dans le magasin de Pierre Jolys, rue Saint-Thomas, dans celui de Jean Bridel, rue de Châteaubriant, dans le patronage des filles, rue Saint Thomas, et dans la salle du catéchisme dans l'église.

La propre maison du médecin est réquisitionnée, il est ainsi obligé

d'héberger une demi-douzaine de gradés et leur laisse sa propre chambre. Ils ne quitteront les lieux qu'en août 1944. Les prairies attenantes sont creusées de tranchées pour y abriter chars et camions. Tout cela n'empêche pas le docteur Moreau de se consacrer à ses patients. Il sillonne les campagnes environnantes sur une vieille bicyclette, équipé de culotte de cheval et de bottes militaires. Beaucoup de familles hésitent à lui faire appel craignant que dans un tel équipage il n'arrive trop tard au chevet des malades ou des blessés. Aussi il investit bientôt dans une motocyclette de marque Terrot et enfin dans une automobile Peugeot 201 puis une Citroën 11CV. C'est que sa clientèle est maintenant assez dispersée: il intervient jusque sur les communes du Theil, Coesmes et Retiers au nord, Soulvache à l'ouest, Noyal-sur-Brutz au sud et Villepôt à l'est, en fait une zone circonscrite par les forêts de la Guerche, du Theil, d'Araize, et de Javardan. Il lui arrive bien de temps de subir les mitraillages des avions ennemis qui bombardent les lieux stratégiques comme les passages à niveaux. C'est pourquoi son frère André-Jacques, réfugié à Martigné, l'accompagne parfois dans ses tournées et, installé sur le toit de la voiture, surveille le ciel à l'aide de jumelles pour prévenir de l'arrivée des avions avant de sauter dans un fossé.

La réputation du docteur Moreau grandit, on apprécie son diagnostic sûr et sa science de la prescription galénique⁷ qui en font un thérapeute reconnu.

⁷. *La pharmacie locale fut tenue par monsieur Cadas, monsieur Launay puis monsieur Jean-Marie Huguenin jusqu'en 1961.*

De nombreuses maladies infectieuses ravagent encore la population: diphtérie, typhoïde, croup, tuberculose et les conditions de soins ne sont pas toujours idéales. Il découvre ainsi chez des patients des conditions de vie des plus difficiles. Dans les fermes des environs il est accueilli le plus souvent dans la pièce unique de la maison: la cheminée à gauche, le lit dans lequel il découvre le malade recouvert de multiples épaisseurs de couvertures et d'édredons, la rangée d'armoires qui souvent fait office de séparation d'avec l'étable

voisine et la table centrale sur laquelle il rédige son ordonnance. Sur un coin de cuisinière, quand ce n'est pas dans la cheminée directement, on fait chauffer une casserole d'eau tirée du puits et dans laquelle chauffe la grosse seringue en verre. Les patients ne règlent pas tout de suite la visite, il faut parfois attendre longtemps. C'est madame Moreau qui tient la comptabilité et envoie la note d'honoraires. Il n'est pas rare de voir des retards de deux ans, les lois sociales et les remboursements par la sécurité sociale ne sont pas encore là. Pour les agriculteurs ils devront encore patienter jusqu'au début des années soixante. A cette époque le médecin de campagne est un homme quasiment taillable et corvéable à merci et l'exercice de la médecine tient davantage du sacerdoce que du fonctionnariat. Dans une année, c'est heureux si le docteur Moreau totalise dix nuits complètes dans son lit! Médecin humaniste, il sait s'adapter mais - c'est aussi le lot de nombre de ses confrères en ces années difficiles - aux conditions sociales de ses patients et plusieurs s'en retournent de son cabinet sans bourse délier. Son tarif est des plus bas, il est un des seuls de la région à ne demander que 20 francs par consultation, mais au terme de ses visites il lui arrive de revenir avec quelques victuailles qu'on a bien voulu lui donner comme dédommagement. En ces temps de guerre, pour nourrir sa famille, on ne dit pas non.

Afin de mettre sa famille en sécurité le docteur Moreau loue alors une ferme au village de la Guérivais sur la commune voisine d'Eancé. Femme et enfants ne réintègrent *Le Vieux Pavé* qu'après la déroute allemande: trois jours d'incessants passages des troupes vers Pouancé au début d'août 44. Le 4, les Américains entrent dans Martigné, les enfants du docteur découvrent chewing-gum et autres confiseries inconnues, la maison familiale est dorénavant libre et tout le monde réinvestit les lieux. La vie reprend son cours avec son lot de malades et de blessés: pas de bobologie dans ces temps rudes, on attend souvent trop longtemps pour faire appel au médecin et la concurrence des rebouteux et autres guérisseurs est bien réelle. Beaucoup d'agriculteurs, durs au mal, sont plus pressés de faire appel au vétérinaire, voire le hongreur, pour leurs animaux malades ou blessés

que pour soigner leurs propres maux ou ceux de leur maisonnée⁸.

⁸.Le taxi Vengeant, une Citroën traction avant 15CV, installé place de l'église transportait vers Pouancé les voyageurs arrivant à Martigné par le train et désirant se faire soigner par un célèbre guérisseur local. A une époque plus récente, l'ambulancier local fit de même pour les personnes qui arrivaient à la gare et qui voulaient se rendre dans une ferme de la commune où exerçait un autre personnage réputé.

Lorsque le cas du patient nécessite une hospitalisation, le médecin l'adresse à l'une des deux cliniques proches. Il y a tout d'abord celle de la Guerche de Bretagne⁹ et la clinique des Fougerays à Châteaubriant, en fait un sanatorium pour les tuberculeux¹⁰, une maladie qui cause encore d'importants ravages: le docteur Moreau soigne en particulier Pierre Legavre qui exerçait à l'école des frères les fonctions de moniteur qui s'est absenté en 1943-1944 qui revient lourdement atteint en 1945 après avoir fait la campagne d'Alsace où il a conquis la croix de guerre¹¹. Pour les cas lourds, il reste l'Hôtel-Dieu de Rennes, l'hôpital de Pontchaillou et les nombreuses cliniques le plus souvent congréganistes.

⁹. Inaugurée le 1^{er} août 1931, la clinique Sainte-Thérèse fut créée par le docteur Baron-Renault, chirurgien, successeur du docteur Bonnelière. Située rue du Four, elle fut confiée aux religieuses garde-malades de la communauté de Gacé au diocèse de Sées, dans l'Orne, (compte-rendu dans l'Ouest-Eclair en date du 2 août 1931). Elle ferma ses portes en 1986 et fut remplacée par le lycée hôtelier. Le docteur Baron-Renault (1897-1960) était par ailleurs le beau-frère du docteur Guillaume Collin (1913-1999) installé à Martigné à la suite de son beau-père, le docteur Lefrêche décédé en 1942.

¹⁰. Fondée en 1931 par les docteurs André Bernou, Fruchaud et un commerçant d'Angers, l'endroit va acquérir très rapidement une

réputation internationale. Secondé par madame Marécaux, tuberculeux lui-même, le docteur Bernou va mettre au point des techniques et des thérapies absolument innovantes. Il y sera remplacé par le docteur Tricoire. Pour l'histoire de ces médecins, voir leur notice respective dans Les médecins bretons de la Révolution au début du XXIe siècle, Biographies médicales, par le docteur Jean-Loup Avril et Jos Pennec, édité par l'espace des sciences, les Champs Libres, Rennes, avril 2006.

¹¹. *Pierre Legavre quittera l'école en 1948.*

Le docteur Moreau a la réputation d'avoir le contact facile avec les enfants, il soigne aussi leurs mères et leurs pathologies spécifiques. A cette époque, les accouchements se font encore à la maison même si le docteur Moreau se sent plus la fibre du gynécologue que de l'obstétricien. De bon conseil et fin psychologue, il sait écouter les problèmes et les soucis de chacun. Il devient médecin de la gendarmerie et du personnel de la SNCF, prenant également des responsabilités au sein d'un syndicat professionnel et du conseil départemental de l'ordre.

A bord de son *Aronde*¹², c'est plus de 120km par jours qu'il effectue autour de la commune après avoir effectué un savant itinéraire lui évitant des détours répétitifs.

¹². *Il finira sa carrière avec une Renault 4L dont beaucoup de Martignolais se souviennent.*

Au Vieux Pavé, on côtoie en ce lieu la famille Gautier installée dans une petite maison érigée dans le fond des jardins, les enfants Moreau¹³ et Gautier¹⁴ partagent alors leurs jeux et l'insouciance de cet âge.

¹³. *L'aîné Jean François, né à Martigné en 1938, a suivi la tradition paternelle. Il commencera ses études de médecine à Rennes jusqu'à la 6^e année, puis à Paris. Il conclura un parcours exceptionnel en devenant professeur émérite de l'université Paris-Descartes, électro-*

radiologiste honoraire de l'hôpital Necker, président-fondateur de l'Académie des sciences et technologies de l'imagerie médicale. Je le remercie bien sincèrement pour les renseignements qu'il a bien voulu nous communiquer sur sa famille. Le cadet, Thierry, a vu le jour en 1939, Dominique, née en 1944 fut infirmière à Curie et, enfin, Catherine (1946-2010), épouse d'Olivier Bruel.

¹⁴. *Auguste, devenu officier, et Thérèse.*

Installée dans une maison neuve en 1953, le couple connaît un début d'aisance mais ce ne sera jamais l'opulence. Les enfants fréquentent les écoles locales puis le lycée d'Angers pour l'aîné des garçons. On embauche une bonne dont une certaine Yvonne qui deviendra plus tard la standardiste parisienne de l'association Emmaus créée par l'abbé Pierre.

A ses côtés, sa femme future précieuse auxiliaire, chargée de la partie administrative du cabinet. De plus elle reçut la confiance du maire de l'époque, Paul Prime qui, de 1945 à 1967 (le vote des femmes vient d'être acquis) la prit dans son conseil et en fit même sa première adjointe. Elle sera également responsable du comité des fêtes. Celle-ci a de fait de grandes compétences culturelles, mélomane avertie elle a su faire partager ses goûts musicaux à ses enfants ainsi que le goût de la lecture. Le couple aura 2 garçons et 2 filles¹⁴ qui fréquenteront les écoles toutes proches tenues par les frères et les sœurs. Le docteur Moreau ne se mêla jamais de politique, du moins publiquement, catholique non pratiquant il sut garder ses convictions en faisant preuve d'une grande largeur d'esprit à l'égard de ses patients et de ses concitoyens. Régulièrement, le médecin continuait à se documenter et à s'auto-former. Jamais son fils aîné, médecin lui-aussi, ne réussit à le coller sur un point qu'il lui soumettait, signe d'une compétence certaine et de la plus grande autorité médicale. Les vacances n'étaient pas si fréquentes pour l'homme de l'art, on commença à voyager en 1948, quelques jours à Annecy avec des amis de Martigné puis, le temps passant, on s'octroya deux puis trois semaines par an. On

n'engageait pas encore de remplaçant, le confrère local se chargeant des urgences, puis on fit appel à de jeunes confrères dont le propre fils qui exerça ainsi durant 15 jours.

Le docteur Moreau et madame quittèrent Martigné-Ferchaud quand l'heure de la retraite sonna. Ils décédèrent tous les deux à quelques jours d'intervalle en 1978. Leur vie s'était déroulée au service des autres dans un grand souci de discrétion pas forcément toujours récompensée par ceux à qui ils avaient consacré une bonne part de leur énergie et de leur temps. Il leur avait fallu beaucoup d'efforts pour s'intégrer dans cette communauté quelque peu fermée et qui traditionnellement se montra toujours difficile à aborder pour quelqu'un arrivant de l'extérieur¹⁵.

15. D'autant que le docteur Moreau arrivait dans la région déjà marié !

D'une grande indépendance d'esprit et empreint d'une morale profonde et sincère, le docteur Moreau s'était refusé à dépendre d'une quelconque coterie comme il en existait tant dans ces gros bourgs ruraux bretons d'après-guerre. Quelques jours avant sa mort, le docteur Moreau fit une confidence à son fils aîné qui résume assez bien ce que fut sa vie: «J'ai eu ce que je voulais. J'ai vécu avec la femme que je voulais. J'ai eu les enfants que je voulais. J'ai exercé la médecine que je voulais». Une rue d'un nouveau quartier de Martigné perpétue le nom du docteur Moreau.

.

Sources:

-citées en italique à partir de la documentation personnelle de l'auteur, Yves Breton.

-notre communication avec le docteur Jean-François Moreau en mai 2011.

-voir également le site personnel du docteur Moreau

<http://www.jfma.fr/>

[←21]

Cet usage était courant dans les facultés provinciales à l'inverse, semble-t-il de Paris comme on le comprendra plus rien. A Rennes, il était de bon ton de porter la falluche bardée de pins et de symboles de la « corpo ».

[←22]

Le rédacteur-en-chef de « Jour de France », le fameux avionneur et politicien Marcel Dassault, y publiait sa bande dessinée hebdomadaire dont le héros était le Dr Gaudeamus (en français, « Réjouissons-nous ! »).

[←23]

Le fleisher que j'avais acheté à Rennes en 1956 et que je porte enroulé autour de mes épaules sur la photographie de la 1ère de couverture, me fut volé en 1964 à Bicêtre lors de mon stage chez Maurice Deparis. Mes collègues disaient qu'on retrouvait volontiers de tels objets de larcin en vente sur les petits marchés du Kremlin-Bicêtre. J'en fis mon deuil sans plus avant vérifier la plausibilité de cette hypothèse. Je le pleure encore aujourd'hui.

[←24]

Jean-Paul Escande. *Les Médecins*, Bernard Grasset, Paris, 1975, 310 p.

[←25]

Équivalent rennais de la Librairie Tschann à Paris. C'était aussi la rue du tailleur de mon père, Mr Trohais, qui sera le mien jusqu'en 1968.

[←26]

L'hôtel particulier de Mme Tacconnet situé derrière des grilles noires opaques entouré d'un jardin planté d'arbres de cimetière aurait pu inspirer les sœurs Bronte. A cette époque, passa le terrifiant « *Le cauchemar de Dracula* » qui aurait pu être tourné là. Les chambres étaient vastes et aérées mais sans chauffache central ni eau courante.

[←27]

J'ai mis très longtemps à faire la différence entre Arabes et Berbères. Je les incluais dans le même paquet bien différencié de celui des Kabyles. Il y avait un épicier mozabite à Kherba. D'une façon générale les indigènes étaient des musulmans dont la religiosité était très laxiste

[←28]

En 2015, je m'autorise à citer son nom, Bordet, là encore au cas où Google me permettrait sinon de renouer avec lui, du moins avoir de ses nouvelles, 57 ans après !

[←29]

Étudiant stagiaire Jean-François Moreau

Département d'Orléansville – SAS de Kherba

2 années de médecine

RAPPORT (?? septembre 1958, pcc Jean-François Moreau, copie personnelle d'un rapport adressé aux autorités françaises par la voie hiérarchique)

Avant de commencer la rédaction de ce rapport, il me paraît utile de préciser que ce que je vais écrire concerne uniquement les populations vivant aux alentours immédiats du poste d'el-Aneb. En effet, sur les six semaines que j'ai passées en Algérie, cinq le furent dans ce poste. En particulier je remplace depuis le 12 août le médecin qui s'occupe de l'Assistance Médicale Gratuite (AMG), actuellement en permission.

Il me ressemble utile aussi de faire un bref résumé historique au-géographique.

Le douar d'el-Aneb comprend 3500 habitants environ dont 2500 sont ralliés et groupés en 15 familles autour du poste. Il s'agit de musulmans nomades exploitant les maigres ressources que leur offrent la montagne : fruits, légumes, ovins et bovins. Une trentaine d'entre eux parle le français d'une façon intelligible.

L'implantation militaire s'est faite en trois stades depuis février 1957. Le groupement des familles autour du poste date de décembre 1957. Il existe une école depuis février 1958 à laquelle se rendent 111 enfants. Il existe un médecin à demeure en poste depuis mai 1958, mais avant cette date les Arabes s'étaient familiarisés avec notre médecine grâce aux convois de l'AMG.

Comment définir l'Arabe du douar d'el-Aneb ?

C'est un individu dont le mode de vie est en retard de cinq à dix siècles sur le nôtre.

Il habite un gourbi d'une pièce rarement de deux, qui ne possède ni fenêtres, ni portes, ni cheminée, la fumée s'évacuant par le toit fait de branchages. Vivent dans cet antre l'homme, la femme, les enfants et souvent les parents, soit à peu près sept à huit personnes qui vivent des 70 à 80 000 francs, revenu annuel du chef de famille.

L'exposition aux intempéries et aux variations brutales de température, le manque d'eau, la pauvreté quantitative et qualitative de la nourriture font de lui une proie facile pour la maladie. Il vit dans un état de saleté incroyable, n'ayant aucune hygiène corporelle, vestimentaire ou alimentaire. L'usage du savon est pratiquement inconnu, son utilisation toujours fantaisiste.

Aussi ne faut-il pas à s'étonner qu'il soit tuberculeux, sa femme percluse de rhumatismes, l'enfant sale, déguenillé, en proie perpétuelle aux otites, rhinites, conjonctivites, et autres bronchites la plupart du temps associées. Bien heureux lorsqu'on ne découvre pas sa chevelure ravagée par la teigne et de deux ou trois bobos infectés recouvert de marc de café ou de bouses de vaches.

Sa nourriture se compose d'une galette de froment ou de semoule et de fruit. Très rarement il mange de la viande, jamais de graisse. Les enfants têtent leur mère très longtemps. Après, il mange ce que leur père veut bien leur laisser. On peut dire que le très jeune enfant dont la mère est tarie est condamnée à mort à brève échéance. Donc, en plus des maladies infectieuses, existent des maladies par carence qui touchent la population dans la proportion de neuf pour dix.

Il se produit ainsi une sélection naturelle implacable chez les jeunes. Aussi comprend-on facilement que ceux qui passent le cap des vingt premières années soient si résistants et puissent vivre très vieux.

Malheureusement son pays et sa religion en ont fait un individu sans goût pour le travail et d'esprit féodal. Il a très bien compris qu'il n'a rien à attendre de son pays, aussi ne travaille-t-il pas. Sa femme et ses enfants font toutes les corvées, si dures soient-elles. Il n'a d'ailleurs aucun sens de la famille. Il ignore ses enfants et sa femme qui ne sort jamais et dont il est très jaloux est le plus souvent une esclave qu'une épouse.

Ses relations avec le Français sont rares et presque toujours intéressées. Il est extrêmement méfiant, et ne place sa confiance en quelqu'un que si celui-ci lui a rendu d'importants services. Il ment avec une facilité et une naïveté déconcertantes. Ce dernier point rend les relations avec le Français très difficiles. Mais s'il est méfiant, le Français le lui rend avec usure.

Ses rapports avec le médecin sont peu fréquents, ne venant que lorsque son état est sérieux ou au contraire pour de petits riens. Par contre il envoie volontiers sa femme et ses enfants.

La tâche du médecin est compliquée par deux choses :

D'une part, l'obligation de parler par l'intermédiaire d'un interprète, la plupart du temps de fortune, ce qui rend l'interrogatoire et le diagnostic très ardu.

D'autre part, le traitement est rendu très difficile à appliquer en ce sens que, pour l'Arabe, le seul valable est la piqûre. Un traitement à base de cachets le déçoit ; un traitement à base de suppositoires le plonge dans la stupéfaction la plus totale, surtout lorsqu'il s'agit de traiter une angine.

Je me demande souvent (avec quelque inquiétude) de quelle façon il applique le traitement prescrit, à tel point qu'il est absolument impossible de prescrire un médicament à manier avec précaution, de crainte qu'il ne prenne tout d'un coup, afin de guérir plus vite, ce qui peut être fatal pour le malade. Il est aussi inutile voire dangereux de donner un traitement à suivre à un enfant sans la surveillance du médecin. Ceci n'est pas pour rendre les soins plus faciles.

Le problème se corse lorsque qu'il faut ordonner l'hospitalisation. C'est souvent après une demi-heure ou trois-quarts d'heure de discussions que l'on arrive à le décider. Encore faut-il s'estimer heureux s'ils ne changent pas d'avis une heure après.

Il est certaines branches de notre médecine qu'il se refuse à utiliser. Par exemple sa femme ne fera pas appel au médecin pour accoucher.

Enfin dernier point. Depuis février 1958, 111 enfants vont à l'école et il n'est qu'à assister à une leçon pour se rendre compte que tous les espoirs sont permis quant à leur éducation. Il n'y a que quelques familles qui refusent encore d'y envoyer leurs enfants.

Nous nous trouvons donc en présence de gens encore primitifs mais qui ont déjà eu un contact avec notre civilisation.

QUE FAIT LA FRANCE POUR CES GENS ?

ELLE leur a donné du travail : en les employant la construction de la piste, de leurs mechtas, en leur permettant d'aller travailler dans la Mitidja (ce qu'ils connaissent depuis longtemps) ou même en s'engageant dans les Harkas.

ELLE leur a permis de profiter de notre médecine ce qui est indispensable à leur développement tant physique qu'intellectuel.

ELLE les a aidés par des distributions de vivres, par l'attribution de pensions et de diverses allocations.

Du point de vue culturel, ELLE a fait tout ce qu'ELLE pouvait faire. ELLE leur a donné une école et des instituteurs.

QU'ONT-ILS FAIT DE SES POSSIBILITES ?

Ils ont préféré pour la plupart refuser de travailler avec les Travaux

Publics, ne voyant pas l'intérêt immédiat de la piste.

Leur imprévoyance séculaire leur interdit de construire leur mechta avant l'hiver.

La saison de la Mitidja reste le seul moyen de gagner un peu d'argent. Cela, ils l'ont compris et nombreux sont ceux qui s'y rendent.

Quant à Karka, elle est réservée à la jeunesse et surtout aux Musulmans en qui on peut avoir confiance. Mais être Harki, c'est être riche.

Qu'ont-ils fait des mechtas que nous leur avons construites? En quelques mois ils les ont transformées en infects réduits pestilentiels.

Il est évident qu'il reste beaucoup à faire.

L'idéal serait la création d'une petite industrie où pourraient travailler hommes et femmes ; ou encore accroître les possibilités (???) les cultures, ce qui est impossible actuellement vu l'état d'esprit de la population et son énergie.

C'est pour cette raison qu'il est nécessaire de mettre en jeu tous les moyens d'éducation à leur portée afin de leur donner l'ambition de sortir de leur médiocrité.

Un effort doit être fait pour développer l'AMG. La difficulté éprouvée par le médecin d'établir un traitement suivi est insurmontable si celui-ci ne dispose pas d'un véhicule sanitaire. Je crois fermement que cet effort doit être fourni, car nous avons en la possession de notre médecine une arme psychologique efficace que l'on ne doit pas négliger.

En conclusion, peut-on intégrer l'Arabe du douar EL-ANEB ?

Malheureusement il ne le semble pas. Trop d'exemples nous obligent à penser que l'Arabe chef de famille, actuellement maître tout-

puissant, ne changera pas son mode de vie. Or il est impensable dans ces conditions de considérer que les deux races puissent obéir à une seule et même loi. Le seul espoir réside dans l'éducation de ceux qui sont en ce moment des enfants, mais qui dans dix ans seront les chefs spirituels de la population. L'intégration immédiate et totale de cette population ne peut être que vouée à l'échec. Elle ne pourra se faire que très progressivement, ce qui recule l'échéance à une vingtaine d'années.

Et je ne puis que conclure en citant ses paroles prononcé par un « aspirant fellagha » fait prisonnier au début de mon séjour en Algérie, voyant la consultation de l'AMG : « C'est très bien ! Mais c'est trop tard ! Il y a 25 ans que vous auriez dû faire cela ! »

Est-ce vrai ? Seul l'avenir nous le dira.

[←30]

Comme tous les Pieds-Noirs rencontrés lors de mon séjour, il n'avait jamais pénétré dans le bled algérien. Il ne connaissait rien du problème des miséreux berbères des Atlas.

[←31]

En écrivant ce paragraphe additionnel en 2015, je prends conscience de la rare immaturité affective de ma personnalité romantique d'alors. Moi qui n'envisageais la relation sexuelle que sous sa forme hétéro exclusive et imprégnée de sentimentalité dominante, je conjecturerai pendant des décennies sur la signification de la continence sexuelle que j'observai jusqu'à un âge avancé de l'adolescence. J'avais tôt lu « L'Enfance d'un chef » de Jean-Paul Sartre et non plus que l'idée de la fréquentation d'une prostituée dans un BMC à la JJSS, lieutenant en Algérie édité par Julliard, celle d'un baiser sur la bouche entre hommes, à la koulak, disions nous, me révoltait ! Tout homme rêve au moins une fois dans sa vie d'un triolisme avec deux femmes que j'aurais refusé si j'avais dû partager la femme avec un autre homme ou dans le cadre d'une partie carrée. J'y reviendrai dans ECCE HOMO VIR, car je ne pense pas avoir traité le sujet assez profondément dans De l'Ulcère Cérébral, alors que le législateur songe à taxer les clients de la prostitution.

[←32]

Je ne me donne pas le droit moral d'écrire l'histoire de mes amours en citant des noms de filles et de femmes que j'ai aimées platoniquement — ô combien nombreuses - ou charnellement — beaucoup plus rares et tard arrivées dans ma vie de puceau prolongé au-delà de la moyenne de l'époque.

[←33]

Une éruption peut toucher les muqueuses (élanthème) et/ou la peau (exanthème).

[←34]

Cf. Ravensbrück'2015, chez Librinova.com

[←35]

Je m'inscrivis à la rentrée 1960 en première année de licence ès-sciences économiques qui venait de se créer à la Faculté de Droit. Je fus d'emblée écœuré par le premier cours « Personne physique et personne morale » dispensé par un professeur en toge que je jugeai « verbeux » ; on dirait aujourd'hui « pompeux ». Je voulais du charnel humain. Je trouvais là du baratin moliéresque et définitivement dissuasif.

[←36]

« *Vous avez dû être drôlement émasculé* », quand je raconterai, un jour que je le ramenaï en voiture d'un séminaire à Berck-Plage, le Professeur Louis Auquier, alors Président de l'Université Paris V. cf [De l'Ulcère Cérébral](#), essai et poème.

*Ulcère cérébral, qui ronge mes neurones
Irritant, excitant, depuis dix fois cinq ans.
Tu es mon compagnon. Je te hais constamment
Tu me tues, tu me brises et je t'aime pourtant
Je n'ai senti tes coups que quand j'ai eu vingt ans
Cratère rouge et propre au sortir de l'enfance
Bourgeonnant sulfureux durant l'adolescence...*

[←37]

Je sais qu'Hélène Deschamps effectua une carrière d'anesthésiste-réanimatrice libérale en association avec le chirurgien Bertrand Lagadec, lui aussi carabin rennais, tôt nommé interne des hôpitaux de Paris. Maryvonne Lemée devint une pédiatre renommée de l'hôpital de Saint-Brieuc. J'ai perdu la trace de Jean-Pierre Amiot à partir du moment où il s'établit au Québec avec sa femme.

[←38]

Neurochirurgie.

[←39]

Je ne souviens de son nom, Corlay, sans pouvoir garantir l'exactitude de l'orthographe. Je ne l'ai jamais revu. Qu'il sache, s'il tombe sur ces lignes, que ma reconnaissance lui est acquise jusqu'à l'outre-tombe.

[←40]

À Paris, il était de bon temps d'éviter de saluer les médecins des hôpitaux, mandarins ou non, par des « Docteur » — ils l'étaient toujours, mais cela faisait généralistes installés en ville — ou des « Professeur » — ils ne l'étaient pas toujours, et cela faisait Tintin chez le Professeur Tournesol. On disait « Monsieur », tout court. Dans la tradition dont Pierre Rigault était un inconditionnel respectueux, on était « Monsieur l'Externe » et on le vouvoyait. Nommé à l'internat, on devenait « collègue » et le tutoiement était de mise.

[←41]

Mon collègue et ami Claude Hamonet était devenu orphelin d'un père cardiologue rennais très estimé dans le courant de nos études de médecine. Nos destins respectifs se sont fréquemment croisés jusqu'à aujourd'hui. Il effectua une carrière prestigieuse en devenant l'un des fondateurs de la rééducation fonctionnelle. Il fut chef de service au CHU Henri Mondor de Créteil dont il fut l'un des Doyens.

[←42]

La posthypophyse sécrète l'ocytocine qui contracte puissamment le muscle utérin. Il y avait deux risques que connaissait bien le Dr Ramée : la déchirure du périnée prévenue par une épisiotomie et le « KO technique » du nouveau-né qu'il traitait efficacement par une injection immédiate de lobéline. Mon père m'avait prévenu des risques de l'épisiotomie mal faite ou des risques de déchirure du périnée secondaire à l'usage brutal de forceps dont la seule vision m'effarait : « combien de femmes n'avait-il pas vues qui avaient perdu la joie de pouvoir jouir lors de leur vie sexuelle à la suite de la détérioration du périnée par des « brutes ! » ; il disait cela avec une expression de tristesse que j'ai mis longtemps à comprendre, tant l'absence de considération pour la vie sexuelle de nos malades était la règle chez nos maîtres à l'époque. Mon père m'a prédisposé au respect de la femme-femme bien plus que Simone de Beauvoir n'aurait pu le faire. Ma mère dont il avait accouché lui-même les quatre enfants dans le lit conjugal, s'en était félicitée voire glorifiée.

[←43]

Je n'ai jamais pu prononcer le mot Sécu pour évoquer la Sécurité Sociale. Je lui ai d'emblée trouvé une résonance sinistre, aussi désolante que la Stasi pour résumer la police secrète de la RDA.

[←44]

Je décris ainsi mon arrivée aux Enfants-Malades dans une publication parue en mars 2008, dans L'Internat de Paris, n°52 : JF Moreau et D Pellerin. *Le dépeçage du C.H.U. de Paris. Retour sur les événements de 1968.*

« 2 mai 1962. Après des études de médecine effectuées durant sept années à Rennes où j'ai été régulièrement collé à tous les concours d'externat et fini stagiaire interné dans les baraques du service de Jean-Joseph Sambron, à l'hospice de Pontchaillou, j'ai été enfin nommé au concours 1961 de l'externat de Paris et j'envisage de devenir pédiatre. Ce matin-là, les nouveaux externes ont émargé à l'entrée des Enfants-Malades ; il est 9 heures quand la vingtaine d'entre nous qui ont choisi la Clinique Chirurgicale Infantile apprend que le professeur agrégé Denys Pellerin nous recevra en lieu et place du chef de service absent, le professeur Marcel Fèvre, au 1^e étage du grand bâtiment en briques ocre et brun qui signe l'architecture sociale de l'entre-deux-guerres. Je l'avais vu arriver dans une *Floride* gris métallisé, cet homme alors inconnu, mince et sagement musclé, élégant avec ses gants de sports anglais, son deux-pièces sombre et sa chemise blanche cravate noire, maintenant habillé en chirurgien saisi entre deux interventions. Contrairement à nous, revêtus de linge élimé, rapiécé et taché de rouille, il porte une blouse à yo-yo boutonnée jusqu'au cou et un tablier noué serré autour de la taille, tous deux neufs à l'évidence et d'une blancheur immaculée ; curieusement, il parle la bouche cachée derrière une bavette pendante. À sa droite, la surveillance générale plus corse que nature, Mme Chiaramonti, à sa gauche, un interne, Jean-Claude Plummereau, et un chef de clinique, James Ashworth. Il parle pendant une dizaine de minutes, d'une voix claire, précise et séduisante, pour nous expliquer ce qui nous attend pendant ce semestre d'été qui, pour beaucoup d'entre nous, est le premier.

« Nous serons quatre à choisir la salle la moins excitante au 2^e étage, tous provinciaux éberlués qui viennent Françoise Villotte de Limoges, Patrick Segond et Charles Foliot de Rouen, moi de Rennes. Denys

Pellerin, accompagné de la neurochirurgienne Judith Lepintre et de l'interne, fera la visite une fois par semaine ; Mme Chiaramonti le suit avec le panier qui contient notamment les flacons d'alcool camphré et de lavande prompt, délicieuse hauteur qui s'harmonise avec celle de l'eau de Javel du Dakin. Mélange écœurant auquel il faudra s'habituer quand s'y ajouteront celles du baume du Pérou et d'autres dites *sui generis*. Nous apprendrons très vite ce que le syndrome du 5e jour des appendicectomisés pour adénolymphites mésentériques, la position en grenouille des enfants en *genu valga* à ne surtout pas appareiller et autres spécialités du jeune patron. C'est un self-made-man que l'on sait talentueux - songez donc qu'il eut 30/30 à l'oral de l'internat en 1947, candidat inconnu sans aucun patron direct, un record jamais égalé -, ambitieux et élitiste. Nous saurons vite que Denys Pellerin est un libéral pur et dur selon les canons de l'époque, insensible à la lèche; il sera par exemple inutile de lui envoyer des cartes de vœux de fin d'année, ce que je n'omettrai pas de faire longtemps puisque je n'aime pas que l'on me dicte ce que je ne dois pas faire en matière de civilité puérile et honnête. Ce moyennant quoi, j'évoluerai là pendant un an sans avoir l'impression d'être autre chose pour lui qu'un verre transparent allergique aux salles d'op'. Lorsque j'épouserai une de ces infirmières, il se manifestera par un télégramme de félicitations le jour des noces. »

[←45]

La lingère qui habillait les externes devait s'accoutumer à la médiocre qualité des blouses qu'elle recevait de la blanchisserie. Je fus accoutré d'une blouse et d'un tablier tellement usé et rapiécé qu'un samedi de garde, je fus pris pour le brancardier par la secrétaire du nouveau directeur de l'hôpital qui voulait tester la qualité de son institution sur place. Rapport de cause à effet ? Nous fûmes habillés de neuf dès la semaine suivante.

[←46]

En 2015, ma femme pense qu'ils ont été l'un et l'autre victimes d'un burnout. Aux USA, elle comme moi passerions pour des workaholics. Salvador, plus français, chantera bientôt les siphonnés du boulot qui ne feront pas de vieux os.

[←47]

P. Rigault, F. Iselin, J. Moreau, J. Judet. *Fractures du col du fémur chez l'enfant. Etude de 25 cas.* Revue de Chirurgie Orthopédiétrique et Réparatrice de l'Appareil Moteur. 1966, 52, 325-336. Je proposais qu'elles soient divisées en deux types très différents aux plans thérapeutiques et pronostiques : fractures transcervicales, quasiment identiques à celles de l'adulte, et sous capitales, prédisposant à la nécrose de la tête fémorale.

[←48]

Michelle Lucas était alors la fille non reconnue par son très estimable père, Louis Guillaume, qui vivait en concubinage notoire avec ma future belle-mère, Odette Lucas, et sa propre mère née Tinnarrage, censée être sa marraine. Michelle décida vite d'écrire son prénom avec un seul l, cependant que sa famille s'acharnait à l'appeler Monique. Quand je décidai d'acheter ma Gordini, elle me recommanda le concessionnaire Renault du boulevard Raspail. A chaque fois que j'évoquais Melle Lucas, il me répondait à propos de Melle Guillaume ! Je m'en ouvris à l'intéressée qui n'hésita pas à me raconter les tenants et les aboutissants de cette relative imposture qui ne trompait personne dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Je n'y attachai aucune importance, ce qui la soulagea autant que l'étonna. J'étais définitivement plus Chabiron-Tesson que Moreau-Mathieu, ce qui rassura ma mère qui craignait que je ne devienne un « bourgeois ».

[←49]

Secondé par ma femme et ses collègues et amies, Yvette Planche-Pellandini et Yvette Spadoni, j'ai eu l'occasion et l'honneur de publier un hommage à Monique Bonnet, connue des pédiatres et de ses enfants malades, sous le prénom de Catherine. Il est le leading-article du dossier « La Diaspora limousine à l'Assistance publique à Paris du XVIIIe siècle à nos jours» pour [La Lettre de L'Adamap. N°17, 20 mars 2010.](#)

[←50]

Au pied de l'immeuble se trouvait l'entrée du Quod Libet, cabaret de Francis Claude, l'une des idoles de ma mère qui ne le ratait jamais sur France Inter. Marié avec Michèle Arnaud, son odysée germanopratine est indissociable de l'ascension du Léo Ferré d'avant Eddy Barclay.

[←51]

Les Américains avaient mené une enquête thérapeutique en double aveugle, scientifiquement et statistiquement concluante.

[←52]

Jean-Marie Huguenin qui d'emblée avait adopté ma Parisienne de fiancée comme sa propre nièce était mon témoin, le sien ne pouvait être que Monique Bonnet.

[←53]

Je suis un incondtionnel du bidet dans les salles-de-bain plutôt que dans les WC.

[←54]

« 1964. Je passe l'écrit de l'internat. Denys Pellerin est membre du jury de chirurgie. Je préviens mes copains de sous-colle que nous ne manquerons pas d'avoir une question d'urologie s'il y en a une l'urne, tant il en est féru. J'aurais un note honorable sur tuberculose rénale laissant ainsi supposer que sa grille était couvelairienne : « *UIV effectuée sans compression après dosage de l'urée et test à l'iode* », comme on déclinait bêtement à l'époque pour éviter la note éliminatoire, cystoscopie *a minima* et attention aux sténose urétérales sous antibiochimiothérapie spécifique. » L'Internat de Paris, *op.cit.*

[←55]

« Je lui rendis la visite usuelle à son bureau de La Pitié. Il était assis, bien calé dans son fauteuil, sévère et froid comme d'habitude. Il tendit vers moi un membre supérieur droit comme une flèche. Ma main a la puissance d'une broyeuse qui n'a jamais trouvé plus fort qu'elle. La sienne était musculeuse, souple et chaude, comme celle que l'on attend d'un pianiste ou d'un potier ; elle résista en s'adaptant sans effort ni souffrance en l'apparence. Sa parole fut brève : « *Je me souviens très bien de vous...* ». Point final dans mon souvenir. »
L'Internat de Paris, *op.cit.*

[←56]

Si un jour j'apprends que je suis porteur d'un cancer du pancréas, j'aurai la tentation de penser que c'était une confirmation que le destin d'une personne est inscrit très tôt dans ses gènes. Aujourd'hui diabétique de type 2 insulino-dépendant, je ne présente aucun signe évocateur de cette épouvantable maladie. Voir De l'Ulçère Cérébral chez Librinova.com

[←57]

Admissible, je me présente à Denys Pellerin et, à mon grand étonnement, il me serre la main chaleureusement. J'appartiens, m'apprend-il, au groupe de ses élèves qu'il soutient, notamment auprès de mon maître Bernard Pertuiset qui, avec Jean Bienaymé, est mon patron direct dans le jury d'oral. Je serai reçu avant-dernier grâce au point non coupé, grâce au soutien méritoire de ces deux derniers tant ils eurent du mal à défendre ma prestation foireuse, vraie contre-performance même pour un 1er concours.

[←58]

Enorme déception de mon dernier interne chez Bernier qui avait un « internat royal » qu'il pensait ne jamais réaliser avec ce choix.

[←59]

Merci à Jacques Poirier, médecin neurologue et neuropathologiste, ancien externe puis ancien interne des hôpitaux de Paris, professeur honoraire à la Faculté de médecine Pitié-Salpêtrière et ancien chef de service à l'hôpital de la Salpêtrière, auteur de nombreux ouvrages et articles d'histoire de la médecine qui m'a adressé ce message :

De : "poirierpaulin@..." <poirierpaulin@...>

Objet : Livre sur l'externat 3.1.2012

Date : 3 janvier 2012 16:30:56 HNEC

À : moreaujfma@...

Cher Collègue et Ami,

Tout d'abord, je vous souhaite une très bonne année 2012.

Ensuite, je voudrais mettre à profit vos profondes connaissances de l'AP pour vous demander si vous savez ce que c'est que cette "petite pelote garnie d'épingles roses ou violettes, faisant de loin l'effet d'un bouquet, pendue à la boutonnière des externes", dont parlent plusieurs sources au XIXe siècle, sans autre explication.

Mon livre sur l'externat avance et je pense le terminer sur cette citation de vous :

" Il y a fort à parier que beaucoup de collègues, anciens internes ou anciens externes des hôpitaux de Paris partagent le sentiment exprimé par le professeur Jean-François Moreau : « Je n'hésite pas à dire que ma vie d'externe des hôpitaux fut la période la plus heureuse de ma vie médicale. Jamais je n'ai été aussi proche de mes malades, jamais je n'ai eu autant de plaisir à étudier que celui que m'a procuré la préparation tardive, mais décomplexée, du concours de l'internat. J'ai été partisan de la disparition du concours de l'externat car je crois qu'il n'est pas possible d'être un bon médecin si on n'est pas formé tôt à l'hôpital avec des fonctions rémunérées. »[1] [1] MOREAU JF. Mémoires linéaires, vol.1, 1.5.2005, p.53

(communication personnelle).

Merci d'avance

Amitiés

Jacques Poirier

« Après avoir échoué trois fois à l'externat de Rennes, Jean-François Moreau est reçu à l'externat de Paris. Bien que nommé par la suite à l'internat, puis devenu professeur des universités – praticien hospitalier chef de service, il reste très attaché à l'externat. »

[←60]

Il était hors de question de me faire réformer. En principe, deux frères n'étaient pas censés faire leur service militaire en même temps. Mon frère ne fit rien pour se faire réformer. Je pus le pistonner pour lui faire éviter une affectation exotique car, antimilitariste, il voulait rester proche de sa fiancée, qu'il avait rencontrée à la Fac' de droit de Rennes. Il fut affecté dans un régiment du Train des équipages localisé dans le Poitou.

[←61]

J'ai eu l'occasion privilégiée d'interviewer il y a une dizaine d'années le regretté professeur Marcel Roux dans le cadre d'une recherche sur l'histoire du CHU Necker-Enfants Malades qu'il avait illustrée en dirigeant la Clinique de chirurgie de l'Hôpital Vaugirard. Corse dans l'origine et dans l'âme, il avait eu pour voisin son collègue et ami, le doyen Gaston Cordier. Ce fut lui qui le découvrit au petit matin de son décès qui relevait d'un suicide indiscutable et indiscuté.

[←62]

En 2015, j'en suis convaincu. Je savais par ma mère pourquoi les Cordier n'avaient pas eu d'enfants et n'en auraient jamais. Mon collègue et ami, Philippe Campez, urologue de Roger Couvelaire puis de Bertrand Dufour à l'hôpital Necker, très proches des Cordier, finement me le laissa penser. Il m'apprit que Gaston et Antoinette reposaient au cimetière de Pacy-sur-Eure dans une tombe sur laquelle j'irai un jour ou l'autre m'incliner.

[←63]

Je ne suis en aucun cas un fils de jésuite mais j'aime cette devise qui comble la partie « militaire » de ma personnalité.

[←64]

Personnel féminin de l'armée de terre.

[←65]

Aujourd'hui, je dirais sans doute « *Ouaaaiis...* », mais alors Canal+ n'existait pas !

[←66]

Mon recrutement ne fut effectif qu'après une enquête des Renseignements Généraux dont je reçus un agent chez moi. Il me confirma que mes opinions politiques ne l'intéressaient pas. Il suffisait que ma réputation dans le quartier attestât de mes bonnes vie et mœurs.

[←67]

Cinquante en 2015 !

[←68]

Imaginons qu'externe puis interne aux Enfants-Malades, j'eusse eu la possibilité théorique d'étudier le grand laboratoire de radiologie qu'ouvrit le génial Gaston Contremoulins en 1898 dans la Clinique Urologique de Necker, et dont « on » détruisit le patrimoine matériel et jusqu'à sa mémoire dès 1935. Aurais-je su formaliser un concept de « tomographie calculée en coupe » à partir des travaux métro-radiographiques de pelvimétrie effectués par Contremoulins chez les femmes enceintes ? J'en suis convaincu depuis que j'en ai appris l'existence à l'occasion du Cent-cinquantième de l'Assistance publique à Paris... en 1999 ! Lire à ce sujet : 1). JF Moreau. *Gaston Contremoulins, de Marey à la radiologie*. DOI : <http://www.jfma.fr/radiologie-neckers.html>; 2) JF Moreau. *Préface*. In :P Mornet. *Gaston Contremoulins 1868-1950, pionnier visionnaire de la Radiologie*. Les Editions de l'AIHP, Paris, 2014.

[←69]

Son nom m'est revenu en mémoire. J'eus l'occasion de rencontrer une dizaine d'années plus tard un ancien cadre du CEA qui me confirma les qualités scientifiques de Nelson mais il n'en avait plus entendu parler.

[←70]

Hélas ! Les cuistres de l'an 2000 ne veulent plus s'y référer. Il n'y a plus en 2015 de définition officielle de la Santé ! DOI : <http://www.jfma.fr/blog.html>

[←71]

Ce fut l'époque où Charles De Gaulle décida d'expulser le Quartier Général de l'OTAN de Saint-Germain-en-Laye pour Bruxelles.

[←72]

Le seul médecin des hôpitaux de référence en gériatrie était à l'époque le docteur Jean Vignalou, médecin personnel de Georges Pompidou, qui exerçait à l'hôpital de Brévannes comme l'excellent cardiologue, Hatt. C'eut été jouable, si j'avais eu le désir de devenir banlieusard, un choix de vie impensable pour le Montparno que j'étais devenu, et si j'avais eu connaissance du projet du CHU Henri Mondor à Créteil.

[←73]

Intérêt anectodique pour un psychanalyste freudien ? Lorsque j'évoque l'idée de devenir radiologue, je ne remonte pas plus loin que ma rencontre fortuite un matin dans une cour de l'Hôtel-Dieu de Rennes avec une externe qui faisait un heureux stage chez le radiologue Biret. Je m'en souviens et de son nom, Colette Madiec, et de sa filiation avec son gendarme de père. J'avais beaucoup d'estime pour elle, moi qui n'étais que stagiaire en 1960. Il m'est déjà arrivé par Google de retrouver la trace de personnages connus il y a plus d'un demi-siècle ou que l'on m'y retrouve. Qui sait ?

[←74]

Moi, dégoûté par la gloutonnerie des moteurs gonflés, j'avais échangé la Gordini pour une R8 des plus ordinaires afin d'aller récupérer ma femme et Catherine Bonnet à Berne où elles avaient effectués un stage de formation à la Kinderklinik durant l'hiver 67 sous la férule de « Yolanda ».

[←75]

Patrick Mornet. *Gaston Contremoulins (1869-1950), pionnier visionnaire de la Radiologie*. Les Éditions de l'AIHP. Paris, 2014. J'ai écrit la préface de la biographie de ce génial « radiographe » qui fonda la radiologie à l'hôpital Necker en 1898 et dont la mémoire disparut dès 1935 parce qu'Antoine Béclère et son école voulurent, avec juste raison alors, la stricte médicalisation de la radiologie. Je n'en découvrirai l'existence qu'à l'occasion du Cent-cinquantième de l'Assistance publique à Paris en 1999. DOI : <http://www.jfma.fr/radiologie-neckers.html>—

[←76]

Une phase nationaliste affecta la radiologie médicale internationale au début du XXe siècle. Les Nords-Américains devinrent adeptes de la Roentgenology comme les Allemands. Leur première société savante s'appela American Roentgen Ray Association dont la revue mensuelle s'intitula American Journal of Roentgenology, Electrology and Nuclear Medicine jusqu'au début des années 80 où il devint American Journal of Radiology (AJR, yellow journal). Fut-elle taxée d'antisémitisme élitiste ? Une institution concurrente se créa dans les années 20 sous le nom de Radiological Society of North America (RSNA) dont la revue mensuelle s'intitula Radiology (grey journal). Cette dernière devint vite la plus puissante, notamment quand elle décida d'organiser son congrès annuel à Chicago dans les années 60. Déjà, en 1970, il était virtuellement plus influent que le quadriennal Congrès international de Radiologie.

[←77]

Quand je relis en 2015 ces lignes, deux conclusions s'imposent : 1) J'ai décrit là assez fidèlement ce que je savais de l'histoire de la radiologie au bout d'un an d'internat. 2) Il y a dix ans, je n'avais pas encore lancé mon projet d'Académie des Sciences, Arts et Technologies destiné à s'appuyer sur l'histoire approfondie de l'histoire de la radiologie devenue imagerie médicale à Harvard, vers 1975, sous l'influence de Barbara J MacNeil, également pionnière de la *cost-effectiveness* de la santé. Un jour viendra, si je survis jusque-là, où j'écrirai une vraie histoire de MA radiologie qui par la force des choses de la vie est pour bien des aspects, celle des AUTRES. En attendant que ce projet voit le jour, lecteur/trice, n'hésitez pas à compulser mes fichiers et dossiers sur mon site Internet. DOI : <http://www.jfma.fr/histoire-radiologie-imagerie-medicale.html>

[←78]

J'ignore s'il fut la victime des lois antisémites de Vichy. Il était un homme « de gauche » comme son ami Léon Schwartzberg.

[←79]

Néologisme proposé pour définir la solitude d'un responsable perdu dans un désert nocturne socialement peuplé.

[←80]

Les photos de cet article représentent les barricades de la faculté de médecine annexe des Saints-Pères, et du Quartier latin. Photographies prises par M. Louis Guillaume, collection Michèle Moreau.

[←81]

« 1er avril 1968. Je sors d'un semestre sinistre à la Salpêtrière. Je suis interne en service de radio pédiatrie de Jacques Lefebvre aux Enfants-Malades. Trois semaines plus tard, à mon corps défendant faute d'avoir une personnalité taillée pour cela, j'occupe le fauteuil d'économe d'une salle de garde spécialement tonique, fonction à laquelle je finis par m'adapter grâce à cet air léger qui se dégage d'un Paris en effervescence. Puis, cependant que les manifs se sont multipliées ici ou ailleurs, survient la nuit des barricades du 10 mai. Mon beau-père qui habite près de la nouvelle fac, suit cela avec passion et multiplie la prise de photographies qu'il tire lui-même en amateur éclairé.

« Lundi 13 mai. C'est pour moi le début de la conférence de Paris sur la guerre du Vietnam. Sur les 20 heures, je me rends à pied pour assurer ma conférence d'externat à l'American Aid Foundation, en face du portail de Cochin, rue des Fossés Saint-Jacques. Je croise les files interminables de ceux qui ont manifesté jusqu'à Denfert-Rochereau et vont occuper les universités. Je fais travailler la moitié fidèle de mes étudiants et je crois avoir été, ce jour soir là, le dernier des conférenciers d'externes parisiens.

« Le lendemain, mardi 14 mai, une forte partie mélangée du personnel des deux hôpitaux Necker et Enfants-Malades, pour la première fois unie dans une action commune alors qu'ils s'ignoraient jusque-là, se soulève contre l'ordre établi. Nombre de médecins, d'infirmières, de laborantin, d'aides-soignants... se retrouveront dans l'amphithéâtre Robert Debré de la Clinique Médicale Infantile où j'avais passé l'oral de l'internat. Je suis là encore très motivé par mon opposition au concours de l'externat parce que les étudiants en médecine n'ont pas à être exclus de la formation hospitalière que la fonction apporte. Moraliste peut-être outrancier mais je l'assume, je considère que les externes des hôpitaux de Paris voire les internes, quand ils rechignent à prendre une garde ou effectuer leur contre-visite, n'ont plus le respect de leur titre car, trop souvent, ils négligent des fonctions dont j'ai été frustré durant toutes mes études de médecine. Six années de

thrombose des couloirs, quand on a tout fait pour ne pas l'être, marque le stagiaire du saut de l'infamie indélébile.

« Je prends la parole pour exprimer à la fois mon refus de la démagogie dans la vie hospitalo-universitaire et mon indignation devant le fossé qui s'est établi entre les élites et les actifs de base : « *Moreau sait des choses que nous ne savons pas !* », exprima très justement ma chef de clinique, Madeleine Labrune, une ancienne rennaise comme moi. La déléguée de la CFTC - une kinésithérapeute, nous nous connaissons bien -, sensible à la tonalité humaniste de mon argumentation, me soutient publiquement, quand je demande qu'on ne *kadarise* pas la jeunesse, comme ce fut le cas en Hongrie en 1956. Je perçois alors un bref moment de décontenancement chez Denys Pellerin qui est présent dans l'amphithéâtre. Il s'exprime sans aucune ambiguïté et avec violence contre le mouvement contestataire. Le libéral est néoconservateur. Pour des raisons totalement indépendantes de ces événements, je n'aurais plus jamais de relation directe avec lui pendant des décennies. Sur ma suggestion, ma femme, alors surveillant de Philippe Seringe, travailla fort dans le Comité d'Action du groupe hospitalier. Elle se souvient du rôle spécialement efficace du directeur, M. Cour, pour réfréner ses *dromadaires*, comme il appelait les surveillantes générales, devenue haineuses quand le vent tournera de nouveau vers la droite. Elle aurait dû être la surveillante générale de Denys Pellerin mais, par ce qu'elle voulait assurer une maternité récalcitrante déclarée, obliquera vers le monitorat à l'école de Cadres dirigée par Mme Yvette Spadoni. Je crois savoir qu'il en sera déçu. »

[←82]

G Ferrey, JF Moreau. À propos de l'enseignement dans les écoles d'infirmières. Rev Inf Ass Soc. 1968, 7, 1-6.

[←83]

Je ne le revis que l'année suivante alors qu'il m'avait invité à le voir jouer dans une pièce de théâtre dans un rôle principal avec beaucoup de talent. J'ignore s'il a persisté ou non dans la médecine. C'était un type bien. J'espère qu'il a vécu une vie heureuse, tant sa personnalité était séduisante, comme l'était aussi sa fiancée.

[←84]

Je crois me rappeler qu'il était situé dans le IV^e arrondissement mais je m'y étais laissé conduire sans prêter attention à l'itinéraire et je n'y suis jamais retourné.

[←85]

Je suis Dutronc, pas Antoine, faute d'avoir l'esprit hippy type marine à voile.

[←86]